

Des lames de pierre

Maxime Raymond Bock

Number 60, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Raymond Bock, M. (2015). Des lames de pierre. *L'Inconvénient*, (60), 35–36.

DES LAMES DE PIERRE

Maxime Raymond Bock

L'auteur d'*Atavismes* nous livre
un extrait d'une novella inédite.

Comme quatre-vingt-quatorze autres personnes au Québec, Robert Lacerte est né le 18 novembre 1941. C'était sur la rue Principale à Saint-Donat, et plus tard il a voulu voir des similitudes entre sa poésie et celle de Gaston Miron en raison de leurs origines laurentiennes, comme si les arbres, les renards, les coudes de rivières, les montagnes et les vapeurs toxiques des vacanciers avaient une incidence primordiale sur la genèse des mots. Mais les mots font souvent à leur manière, et il ne partagerait jamais avec Miron que ces origines communes. Dans le milieu des poètes montréalais, on l'avait surnommé Baloney. Il ne m'a pas révélé la raison de ce surnom, et j'ai fini par croire qu'il n'en savait rien lui-même. Il était bien moins ridicule que cela le laissait présager, seulement un peu démuné dans le corps, dans l'esprit, dans la démène quotidienne qu'a été sa vie de satellite, systématiquement à côté du temps fort, à la remorque des autres, au fond toujours seul. Ses faiblesses, tout le monde les avait perçues. Personne n'avait vu ses ruades, par contre, ses moulinets de bras éperdus dans le silence. Il est mort, comme cent cinquante-six autres Québécois, le 6 janvier 2009. C'était à Maisonneuve-Rosemont.

Robert avait gardé si peu de souvenirs de son enfance qu'il croyait par moments ne pas en avoir eu, qu'une vie n'est pas un flot ininterrompu dont la mémoire ne garde que des fragments, mais un agencement de tableaux brisés, sans liens, des accidents séparés par des craques où tout s'efface, humains, bêtes et choses. Il sondait son passé, se rappelait un événe-

ment, une journée, parfois même une saison entière, puis c'était le vide jusqu'à un autre souvenir où les gens ressurgissaient vieillis, les lieux changés de formes et de couleurs après s'être désagrégés dans le noir. Il m'a dit un jour que c'était la raison pour laquelle il écrivait, pour allonger le temps où il existait, pour réduire les instants de néant. Mais une autre fois il m'a aussi dit que rien n'a d'importance, la mémoire, les mots, les photos, les films, car par leur nature vicieuse les gouffres où tout disparaît peuvent bien être incommensurables, infiniment plus profonds que les traces qu'on tente de laisser, et que pour cette raison on n'est pas mieux que morts.

Je pense très souvent à lui. J'entends sa voix, je sens son haleine croupie de tabac et de café, l'odeur de grailon de son appartement, je ressens la fragilité de ses poignées de main, et sur mon torse les brèves accolades qu'on se faisait quand on s'accueillait, quand on se laissait repartir. On s'est rencontrés un an et demi avant sa mort. Un court laps de temps sur l'échelle d'une vie, mais bien suffisant pour qu'un être déjà abîmé achève de déchoir en vitesse. À la fin, ce qu'il racontait n'avait parfois qu'un ancrage infime dans notre monde et menaçait à la prochaine virgule de s'éteindre, souvent il oubliait m'avoir fait le récit de telle anecdote qui prenait, la deuxième, la troisième fois, une direction différente, mais je sais au fond de moi qu'il disait vrai à tout coup, plus vrai que moi, plus vrai que tous les autres. Grâce à lui, je suis frappé par la vanité de ma vie. Quand je le revois, maigre, translucide, des nœuds dans la barbe et les cheveux collants, toujours vêtu des mêmes

t-shirt et jeans usés, invariablement voûté sur la table basse de son salon pour rouler les cigarettes qui lui putréfiaient les alvéoles et lui faisaient cracher des raclures sanguinolentes au bout de quintes de toux qui interrompaient nos discussions pendant parfois une dizaine de minutes, le présent m'apparaît dans sa totalité, mes sens ouverts l'absorbent sans retenue, et je me concentre pour résister à l'inquiétude que provoque cette idée : sitôt vécu, tout instant est révolu et on n'en garde rien, sinon une empreinte impossible à réveiller sans recourir à l'invention. Je marche dans le parc devant chez moi, sur le trottoir, près de la rivière des Prairies, où des familles profitent d'un après-midi encore chaud malgré octobre, je vais jouer avec les enfants, nous grimpons dans les échelles, nous nous poursuivons sur les plateformes de jeu, je m'efforce de tout percevoir, de mettre ma conscience à l'épreuve, de me laisser traverser. Cela me procure un certain bien-être, je me sens tendu dans un enchevêtrement indéfinissable, une grande force que seule la spiritualité pourrait appréhender, une tentation holiste, que pourtant j'abandonne dès que je réalise après coup que, de ce qui vient d'advenir, il ne me reste qu'un fantôme.

À l'époque, après deux manuscrits refusés et un dernier accepté par un ami, petit éditeur, sous des conditions de réécriture impossibles à satisfaire, j'avais abandonné la poésie. Mais pas les poètes. J'assistais aux lancements, aux soirées de lecture, j'allais parfois dans des fêtes, les seules occasions pour moi, depuis la fin de mes études et l'arrivée de mes enfants, de revoir ces connaissances parmi lesquelles je comptais encore quelques amis. Ma place parmi ces gens était devenue secondaire. Je ne lisais plus de textes au micro. De nouveaux poètes, jeunes, beaux et habiles performeurs, se joignaient au groupe en me repoussant vers la frange. L'enthousiasme de certains à mon égard s'est réveillé un temps quand j'ai réussi à publier un petit recueil d'histoires variées et inégales, qui m'a valu une brève dans un journal et une poignée d'entrées de blogue. Deux ou trois m'ont dit l'avoir lu et beaucoup aimé.

Je cherchais comment recommencer à écrire et je ne trouvais rien. Toujours les mêmes mots dont le sens s'était évaporé saturaient mon esprit, j'étais incapable de lire plus que ce que mon travail de réviseur m'imposait, des pubs ineptes, des rapports d'entreprise en français, des revues de tourisme et de

mécanique, des manuscrits à peine meilleurs que les miens. Mes enfants accaparaient mon espace vital, m'aspirant jusqu'à la moelle, il me semblait me flétrir pour eux, qui à l'inverse s'épanouissaient. Sous mes yeux s'étaient creusées des poches que les bonnes nuits de sommeil, quand j'en avais, ne parvenaient pas à effacer. J'étais terrorisé par mes stylos. Quand je voyais poindre un moment où je pourrais tenter d'écrire, les fins de semaine où les petits allaient chez leurs grands-parents ou durant les nuits nerveuses où je n'en pouvais plus d'écouter

Joannie dormir, je l'épuisais en m'égarant dans Internet. Quand Robert m'est apparu, un soir de juin, dans un parc de Hochelaga où la Vanne à poèmes faisait sa tournée, je m'étais à peu près résigné à l'idée que je n'écrirais plus.

Les poètes se succédaient au micro devant la camionnette, lisaient des bouts de papier froissés, des extraits de revues ou de livres. Je passais ma soirée à pourchasser Chloé, ma benjamine, parmi les spectateurs. Entre deux performances, pendant que je discutais avec une connaissance, ma fille s'est de nouveau échappée, et je l'ai

retrouvée assise sur un banc de parc à côté d'un vieil homme qui la regardait en souriant, une cigarette pendouillant à la commissure. En ramenant mon enfant vers le groupe, j'ai salué et remercié l'homme pour l'oublier tout de suite. Le mois suivant, je l'ai reconnu quand la Vanne à poèmes s'est arrêtée dans Centre-Sud. Il n'était pas qu'un habitué de son parc qu'on avait intrigué avec une apparition artistique éphémère. Il suivait l'itinéraire de la camionnette et se trouvait encore assis sur un banc, en retrait, juste assez loin pour entendre les voix relayées par l'amplificateur. Il ne réagissait pas aux lectures, se contentait de fumer en écoutant. Je me suis avancé vers lui, il m'a fait un signe de tête et m'a demandé pourquoi je n'avais pas amené ma fille cette fois-ci. Je lui ai expliqué le sens véritable de l'expression « cellule familiale » et le principe de la permission. Il m'a montré une feuille pliée dans sa blague à tabac, disant qu'il hésitait à la lire durant le micro libre en fin de programme. Il n'en a pas eu l'occasion. La noirceur arrivait. On est allés boire quelques pintes. ■

**Il m'a dit un jour que
c'était la raison pour
laquelle il écrivait, pour
allonger le temps où il
existait, pour réduire les
instants de néant.**